

Nelly WOLF, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*

Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. Perspectives, 2014,  
264 pages

Reynald Lahanque

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9453>  
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9453  
ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014  
Pagination : 405-407  
ISBN : 978-2-8143-0233-4  
ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Reynald Lahanque, « Nelly WOLF, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020.  
URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9453> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9453>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Nelly WOLF, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*

Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. Perspectives, 2014, 264 pages

Reynald Lahanque

---

## RÉFÉRENCE

Nelly WOLF, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. Perspectives, 2014, 264 pages

- 1 L'ouvrage complète et prolonge les recherches en sociologie de la littérature entreprises de longue date par Nelly Wolf et dont témoignent plus particulièrement deux de ses ouvrages, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline* (1990, Paris, Presses universitaires de France) et *Le roman de la démocratie* (2003, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes). Leur commune ambition est de relier aussi étroitement que possible littérature, société et histoire, pour l'essentiel dans la période ouverte par la Révolution française. Plus précisément, son objet d'étude privilégié est la langue du roman moderne, étant posé que c'est par la langue que la démocratie entre dans la littérature, grâce au genre littéraire qui lui correspond en propre. Ce sont donc les diverses manières qu'ont les écrivains de négocier leur rapport à la langue nationale, instituée par l'école républicaine et vouée à devenir la langue commune, qui sont au centre de sa réflexion, à la fois sur le plan de la diction prêtée aux narrateurs et sur celui des registres de paroles conférés aux personnages des fictions. Ainsi l'inscription de l'oral et de l'écrit populaires dans la fabrique des styles forme-t-elle un thème récurrent de ses recherches. Le sous-titre du dernier ouvrage, *Enjeux sociaux des styles littéraires*, confirme l'orientation de plus en plus sociocritique des études, en ce qu'elle portent sur la socialité même des textes et donnent lieu à des « sociolectures », attentives à l'ensemble des caractéristiques linguistiques, génériques et rhétoriques des styles romanesques, et à leurs conséquences sur les instances narratives. Ce mode de

lecture entend viser du même coup l'historicité et la dimension politique des proses. Il se veut « une autre manière de parcourir l'histoire politique et sociale de la France moderne et contemporaine » (p. 16).

- 2 Grâce à l'unité de cette problématique, l'ouvrage ne manque pas de cohérence, bien qu'il soit constitué d'études séparées préalablement publiées, à l'exception de deux d'entre elles (sur Henry Murger, pp. 46-63, et sur Joris-Karl Huysmans, pp. 43-47) et de deux transcriptions de conférences (sur les thèmes du « roman juif », pp. 86-87, et de la « transgression sexuelle », pp. 199-210). La pluralité et la diversité des analyses font attendre un effort de synthèse susceptible de les relier fermement entre elles : cet effort est perceptible dans l'introduction (pp. 11-17) et la conclusion (pp. 239-244), toutes deux assez brèves, ainsi que dans des phrases ou des paragraphes de transition, mais il demeure discret. Le lecteur est donc invité à faire son profit des monographies consacrées à telle ou telle des nombreuses œuvres abordées, en l'absence d'une synthèse nouvelle et du possible approfondissement de la réflexion dont cette publication fournissait l'occasion. Toutefois, il est guidé dans sa lecture de l'ensemble par le plan qui lui est conféré, à savoir la distribution des analyses en quatre « tableaux », qui forment autant de chapitres, eux-mêmes reliés par « une logique » : les deux premiers, « Peuple » (pp. 21-71) et « Migrations » (pp. 75-130) renvoient à « un imaginaire social fortement sollicité par les passions politiques, et notamment par la nation et la République » (pp. 16-17), alors que les deux suivants, « Désengagement » (pp. 133-187) et « Français moyen » (pp. 191-238), « coïncident avec un remaniement des représentations collectives » au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, alors que prend son essor « l'idéal individualiste des sociétés de consommation » (p. 17). Le volume comporte donc deux grands volets articulés autour d'une rupture de nature socio-historique qui affecte en profondeur les styles romanesques.
- 3 D'abord, avec le chapitre « Peuple » (pp. 21-71), le premier volet propose une relecture du grand courant réaliste qui domine l'histoire du roman au XIX<sup>e</sup> siècle : c'est l'approche en termes de contrat et de diction démocratiques qui fait l'originalité de l'étude, le roman réaliste étant considéré comme « une mimésis du contrat social à l'œuvre dans la démocratie » (p. 21), et comme le genre qui confère un droit de cité à la langue commune et aux parlers populaires. L'étude porte donc sur les espérances et les conquêtes des « héros contractuels », mais aussi sur leurs échecs et sur ces « maladies du contrat » qui renvoient aux contradictions internes de la démocratie (la lutte pour les places en régime d'égalité). Et, de même, elle porte sur le paradoxe de « l'absolutisation du style » dans le moment même où toutes les manières de parler et d'écrire sont devenues littérairement acceptables. Sur ces questions classiques déjà abondamment étudiées, l'apport de l'auteure se situe dans l'analyse fine des stratégies linguistiques, des tensions qui se créent entre les diverses manières de langage dont s'emparent les romanciers. Ainsi Nelly Wolf distingue-t-elle quatre « formules de la diction démocratique » (p. 28), quatre modes d'inscription stylistique de la langue standard ou de tel ou tel registre populaire, y compris sur le plan de l'écrit (grâce aux lettres que des personnages peu instruits sont censés rédiger). Elle tire également un parti intéressant de la métaphore de l'écrivain-travailleur, les ouvriers mis en scène renvoyant fréquemment à la façon dont l'auteur lui-même se représente, menuisier de la prose comme George Sand, blanchisseur comme Émile Zola, ou fabricant de perles fausses comme Joris-Karl Huysmans.

- 4 L'étude des multiples façons de sceller les noces du roman et du peuple repose sur « l'hypothèse que la langue nationale est, dans sa dimension politique, l'équivalent linguistique du contrat social » (p. 76), et sur le constat que les romanciers n'ont eu de cesse de brouiller leur consentement à la langue commune par un éloignement plus ou moins marqué. Cette « paratopie linguistique », concept emprunté à Dominique Maingueneau (2004, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, A. Colin), s'illustre de façon privilégiée dans les « paratopies juives », objet essentiel du deuxième chapitre, « Migrations » (pp. 75-130). Les exemples étudiés donnent une bonne idée de la diversité des stratégies observées. Chez Jean-Richard Bloch (pp. 81-87), la revendication d'une identité juive passe par un retour aux sources populaires et une appartenance régionale (la patrie alsacienne annexée). Pour Albert Cohen (pp. 91-105), « parvenu de la langue », il s'agit de mimer « un parcours d'intégration et d'acculturation linguistique » (p. 95), tout en faisant la part belle à la représentation des judéo-langues ; ce qui débouche sur l'invention d'« un judéo-français imaginaire » (p. 105), façon ludique et originale (par rapport à un Raymond Queneau ou un Louis-Ferdinand Céline) de plier l'oral populaire aux conventions de l'écrit. Tout aussi intéressantes sont les études sur le rapport ambivalent aux stéréotypes juifs (et antisémites) chez Irène Némirovsky (pp. 107-119), et sur l'imaginaire graphique où se lisent tout en se dissimulant les traces de l'anéantissement des siens chez Georges Perec (pp. 191-238). Cette manière de procéder, au bord du silence, rapproche le romancier de W (1975, Paris, Denoël) et de *La vie mode d'emploi* (1978, Paris, Hachette) de ses contemporains, les écrivains d'une époque caractérisée par le reflux des idéaux et l'essor de la consommation.
- 5 Le second volet de *Proses du monde* examine deux modalités d'une « figure du retrait » (p. 191), celle du « désengagement » de romanciers pourtant très impliqués dans le siècle (chapitre 3, pp. 133-187), et celle qui voit la disparition des héros à forte identité sociale au moment où s'élabore l'image sans relief du « Français moyen » (chapitre 4, pp. 191-238). Le recours à « l'écriture blanche » relève exemplairement d'une stratégie d'effacement, dont les enjeux sont loin de se limiter à la sphère littéraire : là aussi, contexte et contraintes historiques pèsent d'un grand poids, l'hypothèse de l'auteur étant qu'une telle écriture traduit, pour la génération du second après-guerre, « l'impossibilité d'accéder à sa propre négativité historique » (p. 137). Ainsi sont-ce les pages noires de l'histoire française récente qui seraient « blanchies ». Nelly Wolf prolonge ici de façon stimulante les réflexions qu'elle avait amorcées dans son livre *Une littérature sans histoire : essai sur le Nouveau Roman* (1995, Genève, Droz). Toutefois, relevons un point ouvert au débat : si Alain Robbe-Grillet avait dit avec force son refus de toute littérature engagée, pour autant, l'auteur des *Gommes* (1953, Paris, Éd. de Minuit) avait-il cherché et réussi à effacer toute trace du social et de l'historique dans ses premiers romans, au rebours de ce qu'il fera dans son œuvre dernière ? Les autres exemples étudiés sont d'une nature très différente, et ils constituent, de fait, une contribution à la théorie du roman à thèse, que l'auteure préfère appeler « le roman idéologique » : mais ce sont bien, pour l'essentiel, les concepts avancés par Susan Suleiman, dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive* (1983, Paris, Presses universitaires de France), qui sont repris, avec pertinence, à propos du roman féministe d'André Gide, *Geneviève* (1936, Paris, Gallimard), et d'une scène d'*Aurélien* (1944, Paris, Gallimard) où Louis Aragon semble donner une illustration convenue de la lutte des classes. Dans les deux cas, ce sont les failles de la démonstration narrative qui sont mises en évidence, l'incapacité du roman à aller contre sa nature « dialogique ». Ainsi André Gide

échouerait-il à dire la dimension politique de la revendication féministe, tandis que Louis Aragon, à l'inverse, acquis à la cause du communisme et porte-parole en France du réalisme socialiste, se garderait de trop concéder aux stéréotypes militants et à l'idéalisation de la classe ouvrière – deux façons qu'aurait le roman de produire en son sein « une scène du contre-engagement » (p. 138). Dans le second cas, si l'analyse de la scène de la piscine, où se rencontrent Aurélien et Riquet, le bourgeois et le prolétaire, est très finement conduite, on peut être moins convaincu par les généralisations auxquelles elle donne lieu : dire que Louis Aragon questionne ici « la validité de son engagement militant » (p. 159), c'est faire trop peu de cas des circonstances historiques (celles de l'Occupation), puisque la suite démontrera que d'autres circonstances (celles de la Guerre froide) amèneront le romancier à composer la vaste fresque des *Communistes* (1949, Paris, Éd. La Bibliothèque française), son roman de loin le plus « engagé ».

- 6 La « figure du retrait » qui fait l'objet du dernier chapitre (pp. 191-238) a partie liée avec le reflux des idéaux collectifs et le sentiment d'un déclin national, et elle revêt, pour les romanciers, un caractère paradoxal : le « Français moyen » ne peut faire un bon héros de roman, c'est une abstraction, « une figure sans contenu » (p. 198), qui ne prend corps que dans la culture de masse. Ce qui retient l'attention de Nelly Wolf, c'est donc l'opposition entre la moyenne et l'exception, désormais devenue « un cadre structurant les représentations et nourrissant une nouvelle socialité de la langue romanesque » (p. 198). L'exception est sexuelle chez Gabriel Matzneff (pp. 199-210), elle s'autorise de la permissivité prônée par le mouvement de Mai 68, elle tente de concilier l'idée d'une norme et l'aspiration à un style de vie aristocratique : l'hybridité de l'écriture traduit ce rapport contradictoire à la moyenne. Chez Annie Ernaux (pp. 211-222), l'exception est d'abord sociale, et elle fait l'objet, dans ses trois premiers romans, d'un rejet nourri par la double exception, scolaire et féministe, vécue et assumée par l'auteure. Le dépassement de cette posture méprisante s'opérera, à partir de *La Place* (1983, Paris, Gallimard), en substituant « l'écriture plate » au *pathos* et à l'ironie. Si la sociolecture ici pratiquée n'apporte guère de lumière nouvelle, elle témoigne de sa pertinence s'agissant d'une troisième forme d'exception, dite « nationale » : les premiers romans de Patrick Modiano (pp. 223-238) sont structurés, sur tous les plans, par la catégorie de la fuite, allant jusqu'à se doter de narrateurs amnésiques, et trahissant ainsi les impasses mémorielles du second après-guerre. Ainsi « Écrire en français moyen » (p. 232) est-il une manière de se mettre à l'abri dans la langue, d'effacer les traces d'une singularité qui s'est révélée funeste lors des heures les plus sombres du passé national. Cette dernière étude confirme que l'ouvrage de Nelly Wolf réussit le plus souvent à réaliser son programme : cerner « les enjeux sociaux des styles littéraires ».

---

## AUTEURS

**REYNALD LAHANQUE**

*Lis, université de Lorraine, F-54000*

*rlahanque@me.com*